

Extraits du volume 2 de mon autobiographie,

Au bout de mes rêves (Arthaud, 2008)

(Décembre 1974, Canaries)

J'ai prévu de continuer jusqu'à Dakar, mais la direction du vent m'amène à passer en vue de la Grande Canarie ; comme je viens de dépasser le port de Las Palmas, le vent tombe, et la météo annonce une dégradation du temps. Je décide de m'arrêter deux ou trois jours, mais je ne trouve qu'un grand port commercial sur les eaux duquel flottent huile et mazout : je n'y resterai pas longtemps ! Un navigateur français qui y est ancré me signale la création récente, au sud-ouest de l'île, d'un petit port moderne, presque une marina, Puerto Rico, où les ulysses[1] ont déjà pris l'habitude de s'amarrer pour se préparer à faire le grand saut : traverser l'Atlantique sur les ailes des alizés. Je décide de m'y rendre à mon tour.

À peine amarré dans ce nouveau port, je reçois une visite exceptionnelle : Jacques Brel, qui a décidé, à peu près au même moment que moi, de partir lui aussi à l'aventure sur un voilier, vient me saluer. Je l'invite à mon bord, et voilà que cet homme que je ne connaissais pas trente secondes plus tôt – j'avais eu seulement l'occasion

de lui serrer la main une fois, lorsque j'avais assisté, quelques années plus tôt, à la première d'un film dans lequel il jouait – m'annonce sans en faire le moindre mystère qu'il vient de subir une grave opération au poumon, mais qu'il est déjà en train de se remettre, et que ça ne change rien à son projet de partir naviguer sur les mers lointaines : il va d'ailleurs dans quelques jours traverser l'Atlantique, avec sa fille et sa compagne, sur l'*Askoy*, le grand voilier qu'il a acheté en Belgique, et qui est amarré à un ponton voisin.

Cette escale inattendue, dans ce port balayé par l'alizé frais mais éclatant de soleil, en ce jour de Noël, aurait dû laisser dans ma vie le souvenir d'une merveilleuse rencontre. Jacques Brel m'invite à passer la soirée de Noël avec eux, je fais la connaissance de sa fille, l'adorable France, et de sa compagne, Maddly, une danseuse et actrice antillaise qui a, quelques années plus tôt, inspiré à Mireille Darc et Alain Delon un joli film, *Madly*, une histoire d'amour à trois : c'est au cours du tournage de *L'aventure c'est l'aventure* qu'elle a rencontré Jacques Brel, et, quelques mois plus tard, elle s'est installée sur son bateau à la veille du grand départ.

La soirée est merveilleuse, sur le bateau de Brel, puis sur les pontons, où je pars avec France boire quelques coupes de champagne avec les équipages des voiliers qui

s'élanceront quelques jours plus tard pour leur première grande traversée, plus de deux mille milles sans escale. Le lendemain, je retrouve Jacques, France et Maddly sur l'*Askoy* ; Jacques, en pleine forme, me fait un grand numéro comique que je filme et photographie à loisir, avec l'accord de Jacques, qui blague mon côté journaliste, criant : « Radar était là », le slogan d'un magazine à sensation déjà disparu à l'époque. Nous déjeunons dans un restaurant, et le cœur gonflé de joie par cette magnifique rencontre, je reprends le large, mettant, moi, le cap vers la côte africaine.

(Janvier 1975, Mauritanie)

Avant de reprendre le large, je charge un coopérant rentrant à Paris d'y rapporter les trois premiers articles que j'ai écrits en mer pour le *Hérisson* : j'y expose les raisons de mon départ, les péripéties de mes premières navigations, ainsi que mes escales, mes rencontres avec Dali à Port-Lligat, avec les navigateurs au long cours à Gibraltar, avec les amis du Big Bazar à Agadir ; et bien sûr, je ne vois aucune raison de ne pas raconter brièvement, en deux paragraphes souriants, ma rencontre avec Jacques Brel, qui est venu de lui-même me trouver, au su de tous, dans un

lieu public. Je ne dis évidemment pas un mot de sa santé : j'ai toujours été plus intéressé par les côtés heureux de la vie que par ses côtés sombres ; je dépeins au contraire, sous l'aspect le plus optimiste, ces moments magiques, je salue le projet de Jacques de partir traverser l'Atlantique. Je joins à mes textes les deux ou trois rouleaux de photos noir et blanc non développées que j'ai prises au cours de ces diverses escales, dont celles à bord d'*Askoy*. Quelques semaines plus tard, l'hebdomadaire publiera trois articles sympathiques, mettant dans le troisième l'accent sur ma rencontre avec Brel, mais ne soufflant, bien sûr, pas un mot de ses problèmes de santé. Pourtant, par un triste concours de malchance et de malveillances, cet article anodin donnera naissance à une tenace, détestable et injuste accusation.

(avril 1975, Paris)

Les articles que j'ai, de Mauritanie, envoyés au Hérisson, ont été publiés durant le mois de février, et je reçois dès mon retour plusieurs appels de rédactions de journaux : la nouvelle que Jacques Brel est malade s'est

répandue partout, et mon article, qui n'en souffle pas un mot, n'y est absolument pour rien : Jacques Brel, lui-même, n'a pas caché son opération, il a choisi pour sa convalescence, avant de rejoindre son bateau aux Canaries, l'endroit le moins discret du monde pour lui, l'hôtel le plus en vue de Bruxelles où descendent toutes les célébrités. Je réponds systématiquement à ces journalistes que, comme dans l'article du *Hérisson*, je veux bien parler de ma joyeuse rencontre avec Brel aux Canaries, mais que je n'ai rien à dire sur sa santé. Un jour, Lucien m'annonce que Charley Marouani cherche à me joindre. Les Marouani sont une famille très active dans le show-business, où ils sont si nombreux à exercer les professions d'agent artistique, imprésario ou producteur, qu'un ami du métier me disait que le soir, lorsqu'il avait du mal à trouver le sommeil, il lui suffisait de compter les Marouani pour s'endormir. Je n'ai pratiquement jamais travaillé avec aucun d'entre eux, et je m'interroge sur le motif de cet appel. « Bonjour Antoine, ici Charley Marouani, je suis l'agent artistique et l'ami de Jacques Brel, qui vous demande de ne pas parler de lui dans la presse. ». Je lui explique qu'il m'a semblé normal de raconter sous un jour positif notre rencontre : j'ai pensé qu'il serait heureux qu'on le présente comme plein de vie, partant réaliser son beau rêve de faire le tour du monde. « Le problème », ajoute Charley Marouani, « C'est qu'il a quitté la Belgique

en laissant sa femme, embarqué une autre femme avec lui, et il ne voudrait pas que cela se sache » En effet, sur une des photos choisies par le *Hérisson*, on entrevoit Maddly aux côtés de la fille de Jacques. Je répète à Charley que je me conformerai au vœu de Jacques et ne parlerai plus de notre rencontre, et je lui demande de m'indiquer à quelle adresse ou numéro de téléphone je pourrais contacter Jacques. « Ne vous inquiétez pas, me répond-il, je vais le voir aux Antilles la semaine prochaine, je lui transmettrai votre message, et tout problème est effacé... »

(Octobre 78, Maldives)

Triste nouvelle, j'apprends par deux Français qui se sont installés aux Maldives sur un *donhi*, un voilier local, que Jacques Brel vient de mourir. Quel gâchis, un homme si brillant, et qui avait eu l'intelligence de prendre, comme moi, ses distances avec son métier ! Plus que jamais, je me jure d'essayer de savourer au maximum chaque seconde du temps qu'il me reste à vivre.

(Mars 1984, Bahamas)

J'aurais sans doute mieux fait de rester tranquillement à bord de *Voyage*, non pas parce que le Turc en question se révéla rapidement être une de ces grandes gueules, de ces gars sûrs de tout savoir mieux que les autres et qui vous invitent uniquement pour vous expliquer comment eux voient toutes choses, mais parce qu'à l'instant où, dans la nuit déjà tombée, j'atteins son voilier, je constate qu'un couple francophone âgé d'une cinquantaine d'années quitte son bord en annexe « J'espère que ce n'est pas moi qui vous fais partir ? », dis-je en manière de plaisanterie. « Si », répond la femme d'un ton pincé, « Nous aurions trop de choses désagréables à vous dire ». Je crois un instant qu'elle plaisante à son tour : après tout, depuis que je navigue, les gens ont, d'une façon générale, plutôt des choses gentilles à me dire... quand elle ajoute : « Vous comprenez, nous sommes belges, et nous étions des amis de Jacques Brel »... Je reste sans voix, tandis qu'ils s'éloignent, hautains et vindicatifs... Moi, j'ai entendu dire que, quelques années après la mort de Brel, sa dernière compagne, Maddly, m'a calomnié dans une émission de télévision où elle faisait la promotion d'un livre sur Brel qu'elle avait publié... mais j'ignorais encore totalement l'étendue de ce qu'elle m'y avait reproché... Je

ne devais le découvrir, à ma grande stupéfaction, que quelques mois plus tard...

(Aout 84, Québec)

Je me réjouis de ce retour en francophonie, et je prévois, à la première ville rencontrée sur mon chemin, d'acheter quelques livres et magazines français dont j'ai été privé depuis Saint-Martin. C'est à cette occasion, alors que je rends visite à la librairie d'une ville des bords du fleuve, que m'atteint soudain une blessure violente et inattendue : sur une des étagères trône le succès du moment, la biographie de Jacques Brel écrite par Olivier Todd. Je cherche les pages racontant les premiers mois de croisière de Brel, en particulier son escale aux Canaries, où a eu lieu notre rencontre, et là, en noir sur blanc, s'étale la plus hideuse, la plus injuste des accusations envers moi ; à la suite de cette rencontre, écrit l'auteur, « Antoine revendit les photos, clamant que Brel était malade »... Vous avez vu plus haut ce qui s'est passé réellement, et vous savez que je n'ai jamais soufflé mot à quiconque de la maladie de

Brel... Mais l'auteur a pris pour argent comptant les accusations mensongères de Maddly, et n'a même pas essayé de me contacter pour me demander ce qu'il en était : on peut peut-être me reprocher d'avoir parlé dans mes carnets de route de ma rencontre avec Brel (ce qu'honnêtement, je n'avais aucune raison de ne pas faire), mais m'accuser d'avoir « clamé » qu'il était malade, c'est un peu comme si quelqu'un commettait la faute de rentrer chez vous sans s'essuyer les pieds sur le paillason, et que vous en déduisiez avoir le droit de l'accuser d'avoir violé votre fille de neuf ans !

Qu'aurais-je pu faire ? Publier des démentis ? Ça ne sert jamais à rien : pour la presse, « il n'y a pas de fumée sans feu ». Faire un procès à l'auteur pour diffamation... J'en aurais été incapable. Extraits du volume 2 de mon autobiographie,

Au bout de mes rêves (Arthaud, 2008)

(Décembre 1974, Canaries)

J'ai prévu de continuer jusqu'à Dakar, mais la direction du vent m'amène à passer en vue de la Grande Canarie ; comme je viens de dépasser le port de Las Palmas, le vent tombe, et la météo annonce une

dégradation du temps. Je décide de m'arrêter deux ou trois jours, mais je ne trouve qu'un grand port commercial sur les eaux duquel flottent huile et mazout : je n'y resterai pas longtemps ! Un navigateur français qui y est ancré me signale la création récente, au sud-ouest de l'île, d'un petit port moderne, presque une marina, Puerto Rico, où les ulysses[1] ont déjà pris l'habitude de s'amarrer pour se préparer à faire le grand saut : traverser l'Atlantique sur les ailes des alizés. Je décide de m'y rendre à mon tour.

À peine amarré dans ce nouveau port, je reçois une visite exceptionnelle : Jacques Brel, qui a décidé, à peu près au même moment que moi, de partir lui aussi à l'aventure sur un voilier, vient me saluer. Je l'invite à mon bord, et voilà que cet homme que je ne connaissais pas trente secondes plus tôt – j'avais eu seulement l'occasion de lui serrer la main une fois, lorsque j'avais assisté, quelques années plus tôt, à la première d'un film dans lequel il jouait – m'annonce sans en faire le moindre mystère qu'il vient de subir une grave opération au poumon, mais qu'il est déjà en train de se remettre, et que ça ne change rien à son projet de partir naviguer sur les mers lointaines : il va d'ailleurs dans quelques jours traverser l'Atlantique, avec sa fille et sa compagne, sur l'*Askoy*, le grand voilier qu'il a acheté en Belgique, et qui est amarré à un ponton voisin.

Cette escale inattendue, dans ce port balayé par l'alizé frais mais éclatant de soleil, en ce jour de Noël, aurait dû laisser dans ma vie le souvenir d'une merveilleuse rencontre. Jacques Brel m'invite à passer la soirée de Noël avec eux, je fais la connaissance de sa fille, l'adorable France, et de sa compagne, Maddly, une danseuse et actrice antillaise qui a, quelques années plus tôt, inspiré à Mireille Darc et Alain Delon un joli film, *Madly*, une histoire d'amour à trois : c'est au cours du tournage de *L'aventure c'est l'aventure* qu'elle a rencontré Jacques Brel, et, quelques mois plus tard, elle s'est installée sur son bateau à la veille du grand départ.

La soirée est merveilleuse, sur le bateau de Brel, puis sur les pontons, où je pars avec France boire quelques coupes de champagne avec les équipages des voiliers qui s'élanceront quelques jours plus tard pour leur première grande traversée, plus de deux mille milles sans escale. Le lendemain, je retrouve Jacques, France et Maddly sur l'*Askoy* ; Jacques, en pleine forme, me fait un grand numéro comique que je filme et photographie à loisir, avec l'accord de Jacques, qui blague mon côté journaliste, criant : « Radar était là », le slogan d'un magazine à sensation déjà disparu à l'époque. Nous déjeunons dans un restaurant, et le cœur gonflé de joie par cette magnifique rencontre, je reprends le large, mettant, moi, le cap vers la

côte africaine.

(Janvier 1975, Mauritanie)

Avant de reprendre le large, je charge un coopérant rentrant à Paris d'y rapporter les trois premiers articles que j'ai écrits en mer pour le *Hérisson* : j'y expose les raisons de mon départ, les péripéties de mes premières navigations, ainsi que mes escales, mes rencontres avec Dali à Port-Lligat, avec les navigateurs au long cours à Gibraltar, avec les amis du Big Bazar à Agadir ; et bien sûr, je ne vois aucune raison de ne pas raconter brièvement, en deux paragraphes souriants, ma rencontre avec Jacques Brel, qui est venu de lui-même me trouver, au su de tous, dans un lieu public. Je ne dis évidemment pas un mot de sa santé : j'ai toujours été plus intéressé par les côtés heureux de la vie que par ses côtés sombres ; je dépeins au contraire, sous l'aspect le plus optimiste, ces moments magiques, je salue le projet de Jacques de partir traverser l'Atlantique. Je joins à mes textes les deux ou trois rouleaux de photos noir et blanc non développées que j'ai prises au cours de ces diverses escales, dont celles à bord d'*Askoy*. Quelques semaines plus tard, l'hebdomadaire publiera trois articles sympathiques, mettant dans le troisième l'accent sur ma

rencontre avec Brel, mais ne soufflant, bien sûr, pas un mot de ses problèmes de santé. Pourtant, par un triste concours de malchance et de malveillances, cet article anodin donnera naissance à une tenace, détestable et injuste accusation.

(avril 1975, Paris)

Les articles que j'ai, de Mauritanie, envoyés au *Hérisson*, ont été publiés durant le mois de février, et je reçois dès mon retour plusieurs appels de rédactions de journaux : la nouvelle que Jacques Brel est malade s'est répandue partout, et mon article, qui n'en souffle pas un mot, n'y est absolument pour rien : Jacques Brel, lui-même, n'a pas caché son opération, il a choisi pour sa convalescence, avant de rejoindre son bateau aux Canaries, l'endroit le moins discret du monde pour lui, l'hôtel le plus en vue de Bruxelles où descendent toutes les célébrités. Je réponds systématiquement à ces journalistes que, comme dans l'article du *Hérisson*, je veux bien parler de ma joyeuse rencontre avec Brel aux Canaries, mais que je n'ai rien à dire sur sa santé. Un jour, Lucien m'annonce que

Charley Marouani cherche à me joindre. Les Marouani sont une famille très active dans le show-business, où ils sont si nombreux à exercer les professions d'agent artistique, imprésario ou producteur, qu'un ami du métier me disait que le soir, lorsqu'il avait du mal à trouver le sommeil, il lui suffisait de compter les Marouani pour s'endormir. Je n'ai pratiquement jamais travaillé avec aucun d'entre eux, et je m'interroge sur le motif de cet appel. « Bonjour Antoine, ici Charley Marouani, je suis l'agent artistique et l'ami de Jacques Brel, qui vous demande de ne pas parler de lui dans la presse. ». Je lui explique qu'il m'a semblé normal de raconter sous un jour positif notre rencontre : j'ai pensé qu'il serait heureux qu'on le présente comme plein de vie, partant réaliser son beau rêve de faire le tour du monde. « Le problème », ajoute Charley Marouani, « C'est qu'il a quitté la Belgique en laissant sa femme, embarqué une autre femme avec lui, et il ne voudrait pas que cela se sache » En effet, sur une des photos choisies par le *Hérisson*, on entrevoit Maddly aux côtés de la fille de Jacques. Je répète à Charley que je me conformerai au vœu de Jacques et ne parlerai plus de notre rencontre, et je lui demande de m'indiquer à quelle adresse ou numéro de téléphone je pourrais contacter Jacques. « Ne vous inquiétez pas, me répond-il, je vais le voir aux Antilles la semaine prochaine, je lui transmettrai votre message, et tout problème est effacé... »

(Octobre 78, Maldives)

Triste nouvelle, j'apprends par deux Français qui se sont installés aux Maldives sur un *donhi*, un voilier local, que Jacques Brel vient de mourir. Quel gâchis, un homme si brillant, et qui avait eu l'intelligence de prendre, comme moi, ses distances avec son métier ! Plus que jamais, je me jure d'essayer de savourer au maximum chaque seconde du temps qu'il me reste à vivre.

(Mars 1984, Bahamas)

J'aurais sans doute mieux fait de rester tranquillement à bord de *Voyage*, non pas parce que le Turc en question se révéla rapidement être une de ces grandes gueules, de ces gars sûrs de tout savoir mieux que les autres et qui vous invitent uniquement pour vous expliquer comment eux voient toutes choses, mais parce qu'à l'instant où, dans la nuit déjà tombée, j'atteins son voilier, je constate qu'un couple francophone âgé d'une

cinquantaîne d'années quitte son bord en annexe « J'espère que ce n'est pas moi qui vous fais partir ? », dis-je en manière de plaisanterie. « Si », répond la femme d'un ton pincé, « Nous aurions trop de choses désagréables à vous dire ». Je crois un instant qu'elle plaisante à son tour : après tout, depuis que je navigue, les gens ont, d'une façon générale, plutôt des choses gentilles à me dire... quand elle ajoute : « Vous comprenez, nous sommes belges, et nous étions des amis de Jacques Brel »... Je reste sans voix, tandis qu'ils s'éloignent, hautains et vindicatifs... Moi, j'ai entendu dire que, quelques années après la mort de Brel, sa dernière compagne, Maddly, m'a calomnié dans une émission de télévision où elle faisait la promotion d'un livre sur Brel qu'elle avait publié... mais j'ignorais encore totalement l'étendue de ce qu'elle m'y avait reproché... Je ne devais le découvrir, à ma grande stupéfaction, que quelques mois plus tard...

(Aout 84, Québec)

Je me réjouis de ce retour en francophonie, et je

prévois, à la première ville rencontrée sur mon chemin, d'acheter quelques livres et magazines français dont j'ai été privé depuis Saint-Martin. C'est à cette occasion, alors que je rends visite à la librairie d'une ville des bords du fleuve, que m'atteint soudain une blessure violente et inattendue : sur une des étagères trône le succès du moment, la biographie de Jacques Brel écrite par Olivier Todd. Je cherche les pages racontant les premiers mois de croisière de Brel, en particulier son escale aux Canaries, où a eu lieu notre rencontre, et là, en noir sur blanc, s'étale la plus hideuse, la plus injuste des accusations envers moi ; à la suite de cette rencontre, écrit l'auteur, « Antoine revendit les photos, clamant que Brel était malade »... Vous avez vu plus haut ce qui s'est passé réellement, et vous savez que je n'ai jamais soufflé mot à quiconque de la maladie de Brel... Mais l'auteur a pris pour argent comptant les accusations mensongères de Maddly, et n'a même pas essayé de me contacter pour me demander ce qu'il en était : on peut peut-être me reprocher d'avoir parlé dans mes carnets de route de ma rencontre avec Brel (ce qu'honnêtement, je n'avais aucune raison de ne pas faire), mais m'accuser d'avoir « clamé » qu'il était malade, c'est un peu comme si quelqu'un commettait la faute de rentrer chez vous sans s'essuyer les pieds sur le paillason, et que vous en déduisiez avoir le droit de l'accuser d'avoir violé votre fille de neuf ans !

Qu'aurais-je pu faire ? Publier des démentis ? Ca ne sert jamais à rien : pour la presse, « il n'y a pas de fumée sans feu ». Faire un procès à l'auteur pour diffamation... J'en aurais été incapable. Quelques mois plus tard, au cours d'un bref séjour en France, j'ai pris rendez-vous avec l'éditeur, Robert Laffont, et je lui ai exposé clairement la vérité des faits, lui montrant l'article du *Hérisson*, le priant de suggérer à l'auteur de modifier son texte dans les futures rééditions du livre; j'ai aussi rencontré Maddly, dans le même but ; à cette époque, Michel Drucker la recevait au cours d'une émission spéciale consacrée à Jacques Brel, avec d'autres personnes qui l'avaient connu, et j'avais demandé à Michel s'il jugeait bon que j'apparaisse dans son émission pour rétablir la vérité : il m'avait répondu qu'il pensait que ça ne servait à rien de faire parler encore de cette affaire, et que les démentis, hélas, étaient généralement inutiles ; il se tiendrait prêt, pourtant, si cette stupide affaire était abordée dans son émission, à affirmer que, bien sûr, ni à lui, ni à aucun autre journaliste de sa connaissance, je n'avais jamais parlé de la maladie de Brel !

En septembre 2008, dans la réédition de sa biographie *Jacques Brel, une vie*, Olivier Todd fera disparaître toute mention de cette mésaventure, remplaçant un long paragraphe par :

A Porto Rico, aux Canaries, (Brel) est tombé sur Antoine, chanteur devenu navigateur, photographe et journaliste. Invité par Brel, Antoine prit des photos de Jacques. A Maddly, il demanda un cliché de lui-même en compagnie de Brel. Les deux hommes s'entendirent fort bien. Grand voyageur ; Antoine reste un fervent de Brel.

[1] C'est ainsi qu'on désigne parfois familièrement les gens qui font des voyages au long cours sur de petits bateaux, suivant les traces du héros d'Homère

En septembre 2008, dans la réédition de sa biographie *Jacques Brel, une vie*, Olivier Todd fera disparaître toute mention de cette mésaventure, remplaçant un long paragraphe par :

A Porto Rico, aux Canaries, (Brel) est tombé sur

Antoine, chanteur devenu navigateur, photographe et journaliste. Invité par Brel, Antoine prit des photos de Jacques. A Maddy, il demanda un cliché de lui-même en compagnie de Brel. Les deux hommes s'entendirent fort bien. Grand voyageur ; Antoine reste un fervent de Brel.

[1] C'est ainsi qu'on désigne parfois familièrement les gens qui font des voyages au long cours sur de petits bateaux, suivant les traces du héros d'Homère